



"Il va m'égorger !" pensa le gitano. — (Page 592, col. 2.)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 9 JANVIER 1892

CARMEN

PREMIERE PARTIE

"Eh ! drôle ! cria l'Espagnol de toute la force de ses poumons, ne m'as-tu donc pas entendu ? Je t'ai dit : à la izquierda ! et non point : à la derecha / caramba !"

Le postillon se retourna à demi sur sa selle :
— "Je vous ai parfaitement entendu, señor, répondit-il dans son patois, mais le cheval est emporté... il ne m'écoute plus et va où il veut..."

— "J'en étais sûr ! murmura le chevalier.
— Misérable ! hurla Morales, en menaçant de la main le postillon, tu mourras sous le bâton !..."

— "Senor, répliqua le nègre, vous m'avez dit de presser le cheval de toutes mes forces... je l'ai fait... Ce n'est pas ma faute s'il a pris le mors aux dents..."

— "Eh bien ! tâche au moins de l'arrêter... caramba !"

— "Je fais tout ce que je peux mais c'est impossible..."

— "Don Guzman, dit alors Tancredi, je crois qu'il n'y a rien à craindre... dans un instant le cheval, épuisé, se calmera de lui-même, et nous reviendrons sur nos pas..."

— "Et le temps perdu, mon cher chevalier ! répliqua le gitano avec abattement. Si nous sommes en retard et qu'on mette à la voile sans nous !..."

J'avoue que ce serait fort triste ! mais enfin, comme on me laisserait probablement Carmen, j'en prendrais mon parti..."

— "Je n'en prendrais pas le mien ! pensa Morales."

Avant qu'un autre navire arrive et reparte, Quirino nous aurait trouvés !...

— "Enfin, reprit Tancredi, comme il n'y a pas de remède à la situation, acceptons-la et résignons-nous..."

La volante venait de dépasser la Puerta de Tierra.

Sur la gauche, dans l'enclos que nous avons décrit, se voyait la mesure abandonnée quinze jours auparavant par Morales et Carmen.

A la hauteur de cette mesure, un homme vêtu de toile grise, et portant un mousquet en bandoulière, s'élança soudain des broussailles et prit position au milieu de la route.

Par une éclaircie du nuage de poussière qui se faisait autour de la volante, Morales reconnut cet homme. Il devint pâle, ou plutôt livide, et il balbutia d'une voix tremblante et méconnaissable :

"Nous sommes perdus !..."

— "Et pourquoi donc sommes-nous perdus ?" demanda le chevalier avec un sourire, car il ne devinait point et ne pouvait deviner l'imminence du péril.

Le gitano reprit, mais si bas que c'est à peine s'il fut possible de distinguer ses paroles :

"C'est lui... c'est Quirino..."

Ce nom, que Tancredi entendait prononcer pour la première fois, ne présentait aucun sens formidable à son esprit.

Il demanda :

"Mon cher beau-frère, dites moi donc un peu ce que c'est que Quirino, et pourquoi, selon vous, nous sommes perdus parce que nous allons le rencontrer ?..."

Morales n'eut pas le temps de répondre.

Le cheval, lancé à fond de train, mais bien moins emporté qu'il n'en avait l'air, arrivait droit sur l'Indien qui ne faisait pas un mouvement pour l'éviter.

"Voilà un homme qui va se faire écraser ! pensa Tancredi. Si c'est là le Quirino tant redouté par don Guzman, je crois que dans le quart d'une minute il ne sera plus à craindre."

M. de Najac se trompait.

Au moment où la tête du cheval allait frapper comme un boulet, en pleine poitrine, le demi-sauvage, ce dernier étendit sa main et saisit le mors avec un poignet d'acier.

Dominé par une pression d'une irrésistible énergie, l'animal arrêté dans son élan furieux, se cabra ploya ses jarrets et se renversa de côté en brisant à demi son brancard.

Tancredi s'apprêtait à remercier l'inconnu du service rendu ; mais il vit flamboyer dans son regard une telle expression de haine, qu'il se tint sur la réserve en se demandant.

"Est-ce que cet homme serait un fou furieux par hasard ?..."

Morales aurait voulu pouvoir disparaître sous les coussins de la volante.

"Descendez !" commanda Quirino d'un ton impérieux.

L'orgueil patricien de Tancredi se révolta.

"Eh ! l'ami, qui diable êtes-vous donc pour me parler ainsi ? s'écria-t-il.

— "Qui je suis ? répondit le nègre avec emphase, en désignant le gitano qui se rapetissait de son mieux, demandez cela à cet homme ; il vous dira que je suis Quirino."

— "Encore ce nom mystérieux !... Cela ne constitue pas une position sociale de s'appeler Quirino !... Mais, enfin, quoi qu'il en soit, que me voulez-vous ?..."

— "Je veux vous tuer !"

Tancredi venait de s'élaner en bas de la volante. Il se mit à rire.

Oh ! oh ! cher monsieur, fit-il, vous avez là de bien jolis projets et vous les avouez avec une franchise au-dessus de toute élogé ! seulement (excusez mon indiscretion), comme je n'ai pas le plaisir de vous connaître, ayez donc la courtoisie de me dire pourquoi vous voulez me tuer, et en quoi ma mort peut vous être agréable ou utile ?"

Quirino venait de saisir Morales par le collet de son vêtement (voir gravure page 575). Il l'arracha de la voiture avec une telle violence que le malheureux gitano poussa un profond gémissement et tomba sur ses deux genoux.

Montrant alors à Tancredi l'Espagnol prosterné